

Failles et autres inconvénients

Michel Biron

Number 77, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Biron, M. (2019). Review of [Failles et autres inconvénients]. *L'Inconvénient*, (77), 68–71.

Failles et autres inconvéniens

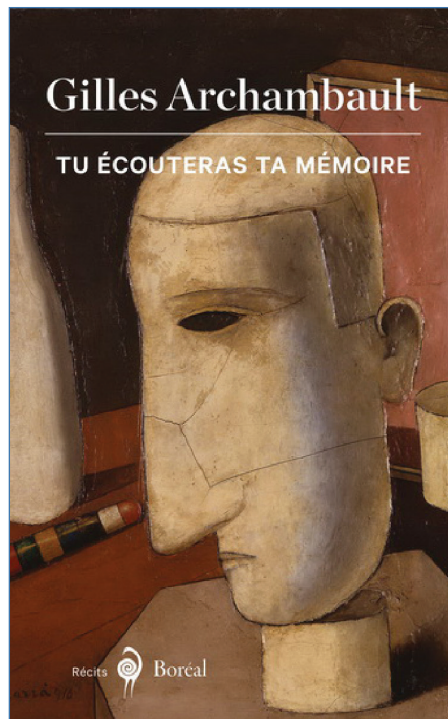
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

Peu d'écrivains incarnent mieux que Gilles Archambault ce que Cioran appelait « l'inconvénient d'être né ». Il est pour moi, au Québec, l'écrivain inconvéniensque par excellence, celui qui ne croit pas que la littérature a pour fonction d'encourager à vivre, car il y a, pour cela, de très bons psychologues, des coachs de vie efficaces, des bonimenteurs zélés, des militants exemplaires. À quoi bon écrire alors ? diront les esprits en mal d'appuis « positifs ». Cioran disait : « Rentrer en soi, y percevoir un silence aussi ancien que l'être, plus ancien même. »

C'est ce que fait Gilles Archambault dans la centaine de « très brefs récits » qu'il regroupe sous le titre *Tu écouteras ta mémoire*. Ce ne sont que de toutes petites choses, des récits miniatures placés sous le signe de la mémoire d'un écrivain né en 1933. Non pas sa mémoire « intime » au sens qu'on donne à ce mot aujourd'hui, avec ce que cela suppose d'impudeur ; encore moins une sorte de mémoire du bon vieux temps, dialoguant avec les faits historiques ; plutôt une mémoire tournée vers la

vie courante, celle qui court de moins en moins en vieillissant, celle qui s'arrête aux petits riens de l'existence, une mémoire résolument prosaïque. Le banal et l'insaisissable vont ici main dans la main : inutile de chercher des phrases-chocs, des récits bouleversants, des propos mordants, des vérités profondes. La prose est lisse et minimale. Tout est de l'ordre du non-dit, de l'allusion, du sous-entendu. On serait bien en peine de citer un extrait percutant pour donner le goût au lecteur de se plonger dans ce beau livre plein de retenue, tant l'auteur semble prendre plaisir à éviter les formules accrocheuses. C'est là tout son art, tout son métier : dépouiller la littérature de ce qui n'est qu'accessoire, de ce qui cherche à éblouir ou à consoler.

Sont-ce vraiment des récits ? On dirait plutôt des instantanés, des infranouvelles, des microhistoires qui n'auraient pour ressort narratif que les vertus de l'ellipse et le plaisir de regarder les autres, de se regarder soi-même, de comparer les failles. Le personnage central n'est pas toujours le même, mais il s'agit le plus



souvent d'un homme forcément très vieux, vaguement nostalgique, qui observe ce qu'on dit de lui, ce qu'il dit des autres. On ne sait jamais trop s'il est sérieux ou ironique. Dans les meilleurs récits, il joue de cette ambiguïté si bien qu'on le sent à la fois proche et lointain, prisonnier lucide de ses propres contradictions. « Non mais, va-t-il un jour s'arrêter de publier ? [...] Vivement qu'on annonce son décès. » Ce n'est pas de lui-même que parle le narrateur de ce récit intitulé « Encore un autre livre », mais d'une sorte de double qu'il s'amuse à inventer pour brouiller les cartes, pour éviter qu'on croie qu'il s'apitoie sur son sort.

Même distance proche dans le récit initial, « Un rien », dans lequel le narrateur croise régulièrement un aimable voisin dans l'ascenseur. Témoin de sa lente dégradation physique, ce voisin le regarde, comme tous les jeunes gens, « avec un air de commisération », comme un « survivant ». Ils n'échangent aucune parole, mais un dialogue silencieux les unit, plein de malentendus. Car ce voisin croit sans doute qu'il en veut aux jeunes d'être jeunes. « Les choses seraient plus simples si j'enviais l'aisance qu'ils ont à se mouvoir, ces jeunes gens, si je leur en voulais de leur vigueur. » Mais la vérité est plus subtile, plus humaine et plus touchante à la fois : « Je ne souhaiterais qu'un petit rien : qu'ils paraissent me tenir pour l'un des leurs. »

Les récits parlent de toutes sortes de thèmes (l'amitié, l'amour, la jeunesse, la vieillesse, etc.), mais le sujet qui revient le plus souvent est celui de la littérature. Gilles Archambault ne semble jamais s'amuser autant que lorsqu'il esquisse des portraits d'écrivains avec leurs travers, leurs faiblesses, leurs prétentions, avec ici et là quelques autoportraits tout aussi drôles ou cruels. S'il crâne (« Quand je veux séduire, je dis que j'écris la nuit »), c'est pour mieux exposer sa vulnérabilité (« La nuit, cher lecteur, je la passe à chercher le sommeil, et l'ayant à peine trouvé, je suis tiraillé par l'envie d'uriner »). Il s'amuse surtout aux dépens des écrivains qui ont le sens de la formule, ceux qui disent par exemple écrire pour leurs lecteurs, ceux qui « entrent en écriture » ou encore ceux qui croient que tout est dans le titre : « Elle me dit qu'elle est incapable d'écrire un roman si elle n'en possède pas le titre au préalable. Une façon de se mettre en train, prétend-elle. Pour le prénom de ses enfants, elle n'a pas agi autrement, ajoute-t-elle. Avant même leur naissance, elle le connaissait. Bon prince, je me retiens de lui dire que je préfère ses titres à ses romans. Quant à ses enfants, je les évite, même s'ils ont de jolis prénoms. »

Cela dit, le rire, chez Gilles Archambault, n'est jamais une fin en soi. Dans « Vieux papiers », un homme décide de se débarrasser de ses manuscrits accumulés depuis des décennies. C'est un écrivain méconnu : ceux qui le croisent dans l'ascenseur (l'ascenseur est ici un haut lieu de socialisation) ne savent pas qu'il a écrit des romans. C'est aussi un écrivain frustré, fâché contre les autres écrivains : « Les écrivains m'ont toujours horripilé. Leur assurance, leurs prétentions, très peu pour moi. [...] Les modestes, ceux qui demandent la charité, ceux qui supplient qu'on les aime, des hypocrites. » Il n'aime pas davantage les lecteurs (« des pestes, insatiables, indiscrets, comme s'ils vous tenaient pour leur obligé »). Ce pauvre écrivain n'en est pas moins émouvant lorsqu'on le voit déposer ses caisses de manuscrits (et de factures !) près des bacs de recyclage, faute de pouvoir les brûler dans quelque incinérateur : « Le crépitement des flammes m'aurait vengé. Quant à l'incinération à laquelle il n'est pas question que j'échappe, j'y pense avec effroi. »

Il y a une quinzaine d'années, j'avais écrit une chronique comme celle-ci à propos d'un autre livre de Gilles Archambault et j'avais souligné comme d'autres critiques la pâleur

de ses personnages, leur relative médiocrité, leur attitude velléitaire, leur ricanement triste face à la vie. L'auteur, avec beaucoup de politesse et de respect, m'avait rappelé à l'ordre : il me laissait mon jugement sur son livre, mais il n'acceptait pas ce que je disais au sujet de ses personnages, qui, se défendait-il, sont tout sauf des ratés ordinaires. « Rien ne m'irrite autant, dira-t-il plus tard dans un entretien, que ce verdict de faiblesse dont on accable mes personnages. Est-ce faiblesse que de constater que nos entreprises sont essentiellement vouées à la mort¹ ? » Ce n'est pas un propos qu'on entend habituellement à la radio ou à la télévision. J'y vois à présent une formidable leçon de liberté.

Autant Gilles Archambault privilégie le mode mineur et les petites failles de l'être, autant Suzanne Jacob aime les situations extrêmes et le style baroque. Tout est mis en relief, comme on le voit dès l'inversion sur laquelle s'ouvre son recueil de nouvelles *Feu le Soleil* : « Bouleversantes, ces étreintes des corps dans la salle des arrivées internationales de l'aéroport. » À l'ascenseur de l'immeuble d'Archambault se substituent ici de vastes espaces de socialisation où circulent des gens venus d'un peu partout, où l'humanité tout entière est « bouleversante ». L'écrivaine ne se contente pas d'évoquer ces lieux et ces personnages : elle les dramatise et transporte son lecteur dans une sorte de transe. « Cet instant incroyablement bref où tu franchis le seuil qui sépare l'état de n'être personne pour personne à l'état d'être quelqu'un pour quelqu'un est vertigineux. » Puis elle ajoute aussitôt ceci, qu'auraient pu signer Gilles Archambault ou l'auteur de *L'inconvénient d'être né* : « Je m'en méfie comme de la naissance. »

Ou de la mort, si l'on en croit la nouvelle éponyme, « Feu le Soleil », qui vaut à elle seule la lecture de ce court livre. On y sent l'humeur de notre humanité à l'heure où les jours du Soleil sont comptés. Il y a eu jadis un futur, nous avons longtemps cru à l'éternité, nous avons pensé qu'il y avait en tout cas assez de temps devant nous pour construire des villes ou découvrir des continents. Nous y avons cru très fort, trop fort, puis nous n'avons cessé d'y croire. Non pas seulement parce que « les calottes sont cuites », comme on pouvait le lire à Montréal sur une des pancartes brandies lors de la manifestation planétaire du 15 mars contre le changement climatique, mais parce que « nous sommes devenus insensibles à la menace de notre dis-

parition ». C'est une professeure de littérature qui le dit, dans une conférence destinée à des universitaires blasés. Et si nous sommes devenus aussi fatalistes, continue-t-elle, n'est-ce pas parce que nous connaissons avec certitude la fin du récit ? « Est-ce que la certitude de l'inéluctabilité de l'extinction du Soleil serait responsable de notre désensibilisation, de notre indifférence face à toute autre menace d'extinction ? »

La suite de la conférence de soixante minutes, elle l'a improvisée : il y a des limites à se faire exploiter, croit-elle, songeant qu'après tout on ne lui versait que deux cents dollars pour sa prestation. La voici donc en train de zigzaguer entre le sujet imposé et la vie de ses parents, les chanceux, car ils avaient toujours eu la certitude, eux, qu'ils avaient un futur, même à quatre-vingts ans passés. Et puis le verre de plastique, tiens, n'est-ce pas qu'il la nargue « de tout son plastique transparent qui représent[e] sa part d'extraction de pétrole » ? Tant qu'à improviser, continuons : la table ovale, « dédiée aux divers comités administratifs et consultatifs », de quel bois est-elle faite : tek, qat, ipé ? Pendant ce temps, de l'autre côté de la baie vitrée, la neige tombe dru ; pendant ce temps aussi, il lui revient en mémoire des bribes de *L'hôtel blanc* du romancier britannique D.M. Thomas, qu'elle cite en formant avec les mains des guillemets, qui lui font penser à des guillemots, etc. La salle est silencieuse : « Est-ce que quelqu'un parmi vous entend



comme moi voler la fameuse mouche ? » Lire Suzanne Jacob, c'est entendre voler la mouche dans un monde frappé par le virus du TDAH. Un monde qui ne supporte plus le moindre silence, devenu si dérangentant qu'un auditeur lance à la conférencière : « *Hey man*, c'est quoi la question qui te stresse, regarde, c'est quoi ? »

Suzanne Jacob n'a pas son pareil pour faire voler en éclats les paroles entendues et les fictions rassurantes. Une autre nouvelle du recueil, « La marche pour l'immortalité », fait résonner le discours consensuel de la paix dans le monde. Une fille et sa mère marchent ensemble parmi la foule défilant rue Saint-Denis. Tout va bien, elles incarnent parfaitement le « vivre-ensemble », jusqu'à ce que la fille proteste : « De quoi j'ai l'air, et tout ça parce que ma mère est une enragée de la paix dans le monde, tout ça parce qu'elle refuse de comprendre que je ne peux pas, éthiquement, marcher pour la paix dans le monde aussi longtemps que je déteste Coralie Boulanger. » La mère en a vu d'autres, elle ne répond pas au contenu de la révolte de sa fille, mais elle accroche tout de même sur l'adverbe : « Éthiquement ? » Depuis quand une adolescente parle-t-elle ainsi ?

Feu le Soleil n'est pas ce qu'on appelle un grand livre, ce n'est pas le meilleur Suzanne Jacob : on y sent un peu trop son goût de la virtuosité, certaines nouvelles tombent à plat, la tentation de l'ésotérisme n'est jamais loin. Mais peu d'écrivains parviennent comme elle à imposer leur voix dans le brouhaha de l'époque, comme on l'entend aussi dans la nouvelle « Adagio/lapidation », construite autour des deux lignes mélodiques annoncées dans le titre. La première mélodie est celle de Glenn Gould jouant l'*Adagio* d'Alessandro Marcello transcrit par Jean-Sébastien Bach ; la seconde est une anti-mélodie, fondée sur une scène insupportable de lapidation, quelque part dans un pays islamiste. Deux lignes unies par un même mot : ce sont deux « exécutions capitales », celle du pianiste génial isolé dans son studio et celle d'une femme adultère lapidée par ses propres parents, au milieu d'un stade. Bientôt les lignes se croisent, se superposent, et voici que c'est la tête de Gould qu'on lapide. La narratrice n'en peut plus, mais tout à coup la tête de sa mère surgit, dodelinant et souriant : « N'écris plus, pense positif, détruis plutôt la *Partita*. » La narratrice est rassurée : ce n'était qu'un cauchemar. Pourquoi en est-elle si sûre ? Parce que « jamais ma mère

n'aurait prononcé "pense positif". Trop âgée pour un pareil concept, un de ces concepts qui saccagent la pensée présumée coupable, qui la traînent au stade, qui l'enterrent debout, vivante, qui la lapident ».

Suzanne Jacob ne fait qu'une bouchée de la « pensée positive », comme dans cette autre nouvelle déstabilisante intitulée « Le suicide est aussi une peine capitale ». Mêmes questions que dans « Feu le Soleil », mais plus accusatrices : comment pouvons-nous être aussi indifférents devant l'horreur ? Est-ce parce que nous sommes tous mus par le désir d'obéissance ? Sommes-nous devenus si désensibilisés que nous tolérons par exemple que soit diffusée sur Internet la décapitation de Nicholas Berg en 2004 ? Tel est le point de départ de cette nouvelle qui parle de nos cécités et de nos silences coupables avec un humour grinçant. Car comment réagissons-nous le 13 mai 2004 lorsque nous sommes témoins de cette horreur ? Nous discutons du choix du mot : terreur ? frayeur ? crainte ? anxiété ? vague désarroi ? Puis nous comptons sur les journaux (elle cite la chronique de Robert Lévesque) pour choisir le bon anxiolytique, celui qui calmera notre conscience : « Attendons d'avoir lu sa chronique pour décider entre quelques Ativan et l'aconit 9CH (voie buccale) ou le lorazépam. » À défaut de changer le monde, changeons notre médication.

« On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses qu'on n'oserait confier à personne », suggérait Cioran. C'est ce que font ces écrivains inconvenientesques que sont Suzanne Jacob et Gilles Archambault. ■

1. Sophie Marcotte et François Ricard, « Entretien avec Gilles Archambault », *Voix et images*, vol. 31, n° 2 (hiver 2006), p. 18.

TU ÉCOUTERAS TA MÉMOIRE.
CENT TRÈS BREFS RÉCITS
Gilles Archambault
Boréal, 2019, 133 p.

FEU LE SOLEIL
Suzanne Jacob
Boréal, 2019, 119 p.